per
sqe

Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention)

Manuscrits inédits du *Soleil placé en abîme*, présentation

Francis Ponge, Michel Collot

Citer ce document / Cite this document :

Ponge Francis, Collot Michel. Manuscrits inédits du *Soleil placé en abîme*, présentation. In: Genesis (Manuscrits-Recherche-Invention), numéro 2, 1992. Manuscrits poétiques. pp. 151-182;

doi : https://doi.org/10.3406/item.1992.899

https://www.persee.fr/doc/item_1167-5101_1992_num_2_1_899

Fichier pdf généré le 05/05/2018

BY: $ = creative commons

Francis Ponge
Le Soleil placé en abîme
Manuscrits inédits* présentés par

Michel Collot

Persée creative commons

LE SOLEIL *placé en abîme* est, à tous égards, une des œuvres les plus importantes de Francis Ponge. Par le volume d'abord : il s'agit d'un véritable *livre*, publié d'abord comme tel en 1954 avec sept eaux-fortes de Jacques Hérold[1], avant d'être recueilli en 1961 dans le troisième tome du *Grand Recueil, Pièces,* où il occupe près de quarante pages[2].

Il est composé de plusieurs textes, portant chacun un titre : « Le nous quant au soleil. Initiation à l'Objeu » ; « Le soleil toupie à fouetter »(I) ; « Le soleil lu à la radio » ; « Le soleil toupie à fouetter » (II) ; « Le soleil fleur fastigiée » ; « Le soleil toupie à fouetter » (III) ; « Scellés par le soleil... » ; « Le soleil titre la nature » ; « La nuit baroque » ; « Le soleil se levant sur la littérature ». Certains de ces textes sont eux-mêmes subdivisés en plusieurs « séquences » : « Le soleil lu à la radio » en comporte dix ; « La nuit baroque », quatre. Ils sont agencés selon une structure assez apparente mais complexe : le premier a tout d'une préface, le dernier fait office d'épilogue, mais aucune progression d'ordre logique ou chronologique ne se dégage nettement de la succession de ces textes.

L'importance du *Soleil* tient aussi à la place qu'il occupe dans la production de Ponge. Il marque le premier aboutissement d'une évolution qui a conduit le poète du « Parti pris des choses », qui « assujettissait » étroitement la parole à son objet, à la découverte d'un « genre nouveau », baptisé « Objeu », qui laisse une plus grande liberté de jeu aux mots eux-mêmes. C'est en se constituant lui-même comme objet, que le texte peut rejoindre, indirectement, les objets du monde :

> [...] l'objet de notre émotion placé en abîme, l'épaisseur vertigineuse et l'absurdité du langage, considérées seules, sont manipulées de telle façon que, par la multiplication intérieure des rapports, les liaisons formées au niveau des racines et les significations bouclées à double tour, soit créé ce fonctionnement qui seul peut rendre compte de la profondeur substantielle, de la variété et de la rigoureuse harmonie du monde.

Or, pour cette « initiation à l'Objeu », Ponge a choisi un objet qui lui tenait, depuis très longtemps, à cœur. Lui qui, jusqu'alors, cherchait à s'effacer le plus possible dans ses écrits, se met en vedette dans le titre du premier texte : « Le nous quant au soleil », qu'il commente ainsi : « Ce *nous,* l'a-t-on compris, prononcé sans emphase, figure simplement la collection des phases et positions successives du *je.* » C'est que les rapports de Ponge avec le Soleil ont une longue histoire, à laquelle il fait allusion en évoquant « l'âge de cette étude dans [ses] dossiers ».

* Nous tenons à exprimer notre vive reconnaissance envers Odette et Armande Ponge, qui nous ont autorisé à publier ces documents inédits.

1. Imprimé à 119 exemplaires par Dominique Viglino, à Bourg-la-Reine, pour la collection « Drosera », éditée par la galerie Furstenberg. Un fragment paraissait la même année dans la *Nouvelle NRF* n° 24.
2. *Le Grand Recueil, III, Pièces,* Gallimard, 1961, p. 151-188.

Le projet initial

Certains des thèmes et même des titres repris dans *Le Soleil placé en abîme* : « La Star », « La nuit étoilée (carrosse apocalyptique) », figurent en effet dans une note inédite, située par Ponge lui-même « avant *le Parti pris des choses* »[3] : elle fait état d'un projet de *Mythe du jour et de la nuit,* qui n'a pas abouti. Plusieurs des textes qui devaient le composer ont été publiés dans divers recueils : *Esclandre*, par exemple, dans *Douze petits écrits* (1926)[4] ; *Le Jour et la Nuit* dans *Lyres* (1961)[5]. D'autres sont restés à l'état de manuscrits : c'est notamment le cas du *Processus des aurores,* dont des fragments dactylographiés, datant de 1928 et de 1931, ont été publiés par J.-M. Gleize dans le numéro des *Cahiers de l'Herne* consacré à Ponge[6].

Nous reproduisons ci-contre (fig. 1) un autre fragment inédit de ce texte. Il permet de comprendre pourquoi le projet d'un *Mythe du jour et de la nuit* n'a pas abouti. On voit en effet s'y déployer une sorte de lyrisme cosmique, avec lequel Ponge décide de rompre résolument à la fin des années 1920. *Le Parti pris des choses* manifeste une nette prédilection pour les objets les plus humbles, les plus proches, à l'opposé des ambitions totalisantes de la poésie cosmique. Ponge explicite ce choix dans un *Proême* daté lui aussi de 1926 :

> Il faut d'abord que j'avoue une tentation absolument charmante, longue, caractéristique, irrésistible pour mon esprit.
> C'est de donner au monde, à l'ensemble des choses que je vois ou que je conçois pour la vue, non pas comme le font la plupart des philosophes et comme il est sans doute raisonnable, la forme d'une grande sphère [...]
> Mais plutôt, d'une façon tout arbitraire et tour à tour, la forme des choses les plus particulières, les plus asymétriques et de réputation contingentes[7].

Le Parti pris des choses témoigne aussi d'une volonté d'objectivité, très éloignée de l'effusion lyrique qui se donnait libre cours dans certains poèmes du *Mythe du jour et de la nuit.* C'est que ce mythe cosmologique recoupait les données d'un « mythe personnel », dont j'ai esquissé ailleurs l'analyse[8]. Le soleil y apparaissait notamment comme une figure paternelle extrêmement ambivalente. Dans un manuscrit inédit, que nous transcrivons plus loin, le poète qui s'expose voluptueusement au soleil se condamne au « Bagne doux de l'azur »[9] ; et d'après un autre manuscrit[10], l'ombre et la lumière revêtent les hommes du « costume à rayures blanches et noires des prisonniers de Sing-Sing ».

Or, ce « martyre du jour »[11] était étroitement lié aux « travaux forcés » de l'écriture : la lumière, présentée comme la condition de la parole, la frappait en même temps de vanité, ou d'impossibilité. Dans *Le Processus des aurores,* la naissance du jour coïncide avec la résurgence de la parole : elle « incite à parler ». Les choses, retrouvant leurs contours, semblent appeler une « dénomination neuve » : « tout homme ouvre alors la bouche, éprouve le besoin de

3. Cette note, conservée à la Bibliothèque Jacques Doucet dans le dossier du *Soleil placé en abîme* (Ms 3250, liasse 21) regroupe sous le titre général *Mythe du jour et de la nuit* les titres suivants : *Esclandre, Le Jour et la nuit (suicide, électricité) ; César Ahenobarbus ; Le Martyre du jour ; Carrousel ; Dimanche ou l'Artiste ; Naissance de Vénus, L'Avenir des paroles ; Pelagos ; La Star ; Bagne doux de l'Azur, Noche, La Nuit étoilée (carrosse apocalyptique), Le Nuage nocturne, Jeu de mots sur la nuit ; La nuit n'est pas qu'une aventure optique ; Le Processus des aurores ; Bouquet de réveil (1), Bouquet de réveil (2) ; Grosse mer entendue de la chambre obscure, Chambre au Grau-du-Roi ; Début du Galet (création de la Terre).*

4. Voir « Pour la ruée écrasante... », *Tome premier,* Gallimard, 1965, p. 13.

5. Voir *Lyres,* Gallimard, collection « Poésie », p. 10.

6. *Cahiers de l'Herne,* n° 51, Francis Ponge, 1986, p. 71 et suivantes.

7. « La forme du monde », *Tome premier, op. cit.,* p. 131-132.

8. Voir *Francis Ponge entre mots et choses*, Champ Vallon, 1991, notamment les pages 207-214, consacrées au « mythe solaire ».

9. Voir p. 154.

10. Transcrit p. 155.

11. Voir « Le martyre du jour », *Tome premier, op. cit.,* p. 24.



LE PROCESSUS DES AURORES

Tandis que dure l'ombre, tandis que sans aucune dissonance encore de l'orchestre, comme lorsque tous les pianos du monde d'accord donnent le la, tout se met au diapason,
tandis que comme par une foule d'esclaves noirs au torse nu qui se tiennent inclus dans l'ombre de l'énorme cathédrale naturelle bouches closes mais aux bras vigoureux agissant sur la soufflerie de l'orgue,
longue, invariable, conclue d'ailleurs par chaque pose du pas des hommes ou bêtes noctambules, par chaque éclosion de souffle de tous les pores de la terre, ou des fleurs, par chaque vibration ou balbutiement de toutes les languettes vertes des feuilles, des tiges qu'il y a au monde,
la note nocturne, grave, séraphique, sans coupure de son, toujours d'accord avec elle-même, avec d'enthousiasmantes ressources, des renouveaux de vigueur dans la plénitude, cependant jamais tendue et toujours en sourdine, toujours comme une nourriture constante du repos, mais jamais à bout de souffle, dure encore, mais ne vibre pas, absorbée par les tentures noires d'une hauteur infinie, ressemblant elles-mêmes à de souples et moins rigides que nature tuyaux d'orgue, murmure.....

Durant l'ombre, les choses chôment de parler, même si leurs formes subsistent.

Puis le fleuve du repos éboulant d'énormes cailloux, le jour caduque comme un attroupement de moutons rentre, clarté dont on a en vain cherché ailleurs l'emploi.

Le pont supérieur des terres tourne comme sur une grosse poutre nord-ouest sud-est, sous nos pieds. A la façon d'une basculo quoique toujours orientalement. Avec une telle lenteur qu'elle incite à parler.

A la faveur de ce seuil tout préparé, le jour qui d'abord s'attroupe aux bords neutres du levant, rentre de plein pied sans effort, comme un colosse sans avoir à lever le pied, cependant que la longue note nocturne meurt lentement, toutes les pédales lâchant successivement. Tous les corps qui ornent et chargent la terre, les bouquets, les mottes, les flacons lâchent successivement cette note.

Le plateau de la terre tourne avec tout son ornement-chargement de pots, de mottes, de boqueteaux, de flacons, comme une table qui ne serait jamais desservie.
Et lorsque le jour entre tous les pores de la terre ouvre la bouche, alors que tous le juges, dormant encore dans les mottes les croûtes, les maisons, les coques, -ont la tête sous le bras et les genoux contre les bras.

Ce moment sera court.....

Fig. 1 : manuscrit Doucet 3250, liasse 20, f° 1

parler »[12]. Mais c'est alors que « fuse l'inextricable lacis des explications par le soleil » ; ses « mille rayons saisissent les choses, les dénaturent, les définissent à leur façon, les enchaînent au char éblouissant de Phébus »[13]. Le soleil levant est l'incarnation d'un Logos dominateur, qui entend seul rendre raison des choses, et qui réduit le poète au silence :

> Tout à coup, comme une maladie honteuse par plaques sur tous les corps et les figures, s'infuse et filtre dans tout le monde l'inextricable, indéniable, insolent, radieux lacis des explications par le soleil, qui reconstruit le monde [...]
> Tout le monde sourit d'un air content. Voilà l'explication de tout. La preuve par lion, *quia leo*. La raison du plus fort, la pétition de principe.
> Et moi qui fus sur le point de parler ! Et les choses qui allaient ouvrir la bouche ! Encore une fois trompés, et vaincus[14].

Face à cette tyrannie solaire, le poète est tenté de trouver refuge dans le silence nocturne, où seule se fait entendre une musique sans paroles : c'est le thème du feuillet intitulé *De la nuit,* que nous transcrivons ci-contre[15]. Il faut sans doute mettre en rapport l'inachèvement du *Processus des aurores,* l'abandon des thèmes cosmiques au profit des choses muettes, avec l'incapacité du poète à s'égaler au Logos souverain du Soleil, à affronter la Loi paternelle qui l'empêche de parler en son propre nom.

L 20 f° 13

Bagne doux de l'azur
voici cette page nue imite
me [voilà] sur la terrasse dont [cette] [imite] la forme [*ill. biffé*]
[*3 ill. biffés*] Assis par terre, vers
[Adossé au sol dur] ébloui par la pomme dirigée [contre] moi
du radieux arrosoir, je laisse mes épaules effacer le bas du
mur, je croise mes jambes aux genoux qui m'abritent, mon
écritoire appuyé verticalement sur le bas ventre, je forme
signes
lentement ces [marques, ces signes].
Je ne veux, je ne vois que du ciel, du bleu parfaitement
déplié, repassé, tendu, approprié. Trois fils de fer
longitudinaux le raient. L'un porte une épingle de bois
pâle. Les deux autres n'en portent aucune, un peu d'agacement
les parcourt.
<comme des rats>
Des oiseaux traversent l'album à toute allure, javelots
courts et gras.
Un vent frais au souffle
[*Plusieurs ill. biffés*] intermittent [survient] intervient, me contourne <.>
une applique de métal
Je le sens comme [*ill. biffé*] [froide] tantôt sur une joue
de ma face ou de mes membres :
Le courant froid dans un bain toujours à la longue
l'emporte. [*Plusieurs ill. biffés*]

<Écrit au Grau-du-Roi, l'hiver 1927-28 et resté inédit.>

12. Manuscrit Doucet, liasse 20, feuillet 4.
13. Manuscrit Doucet, liasse 20, feuillet 8.
14. *Cahiers de l'Herne,* p. 72-73.
15. Voir p. 155. Dans les transcriptions, nous adoptons les sigles suivants : [...] : biffé ; <...> : ajouté ; *ill.* : illisible.

L 20 f° 11

De la nuit

La nuit n'est pas qu'une aventure optique.

L'une des réalités les plus simples et grandioses que la contemplation nous fasse percevoir est l'unité d'action de toutes les choses du monde que l'on appelle [justement] la Nuit.

Comme tout s'accorde pour la disparition des tons de voix et des couleurs particuliers ! Comme toutes choses demeurent aussi tranquilles, aussi immobiles que leur nature le leur permet. Comme elles cessent de prononcer aucune parole distincte, et surseoient de toute manière à l'affirmation de leur existence.

La résignation des formes et des couleurs est sans doute obligatoire, mais celle des mouvements et de la parole lui ajoute de la valeur.

Cet accord des spectateurs est aussi grandiose que le spectacle des étoiles : il semble qu'il ait été beaucoup moins remarqué.

Ce renoncement à tous moyens d'affirmer à distance son existence n'est aucunement un renoncement à l'être même, à la présence. Tous les êtres et choses sont là pour qui les approche. Ils accueillent les doigts ou toute partie du corps qui les heurte. Mais ils ne sont là que comme spectateurs d'une réalité qu'ils semblent reconnaître volontiers comme supérieure, et qui est la mélodie des étoiles.

En faveur de cette réalité tout semble dire « chut » et

L 20 f° 12

propager ce « chut » : le pas des noctambules, les languettes des feuilles.

D'un commun accord, la nuit, tout se livre à la « considération ». A la considération des « grands signes qui sont aux cieux » spectacle réduit à des signes immobiles, très espacés, d'un désordre inouï, insolent.

Ainsi dure dans l'ombre la moitié de la vie de toutes choses,

<dans le costume à rayures blanches et noires des prisonniers de Sing Sing>

tandis que l'autre moitié est occupée à parader dans la prison et les travaux forcés de l'azur.

Le Soleil placé en abîme

Ponge attendra longtemps, près de vingt ans, avant d'oser s'attaquer de nouveau au Soleil : le « placer en abîme », si l'on en croit un manuscrit, c'est le mettre « au centre de la cible »[16]. Conforté par l'accueil fait à son *Parti pris des choses,* il décide de prendre enfin son « propre parti »[17], et d'affirmer plus librement sa « personnalité »[18]. Il s'oriente vers une écriture moins strictement subordonnée à son objet, laissant une plus large initiative au signifiant, au jeu des mots, mais aussi à l'expression du *je*. Cette évolution ne va pas cependant sans scrupules ni sans retours en arrière, qui expliquent pour une part les difficultés rencontrées dans la genèse du *Soleil placé en abîme,* qui s'étale sur six années, de 1948 à 1954.

Ponge hésite ou oscille entre une approche objective, nourrie d'informations scientifiques, et une approche plus subjective, empruntant aux mythes collectifs de quoi étayer un mythe personnel. « De plus en plus convaincu que [s]on affaire est plus scientifique que poétique »[19], il assiste à des conférences au Palais de la Découverte[20], prend des notes sur des ouvrages d'astronomie[21]. Mais le soleil n'est pas un objet comme les autres, car il est « le père de tous les objets », et la condition même du regard. Parlant de lui, Ponge ne peut éviter de retrouver les grandes questions de la métaphysique et de la religion, d'une part, et d'autre part ses propres sentiments à l'égard d'une figure paternelle à la fois adorée et détestée, attirante et repoussante :

> Voilà donc un objet qui crée les sujets qui l'appréhendent. C'est donc le contraire d'un objet, puisqu'il est [non seulement] le père mais le créateur et le médecin du sujet qui l'aperçoit.
> Vous me direz que bien que mon père m'ait créé je peux le décrire, car il est devenu pour moi un objet. Mais le soleil nous recrée à chaque instant. Qu'il disparaisse ou seulement pâlisse et nous *périssons*. On avouera que voilà un objet étrange. Nous tournons autour de lui comme la terre elle-même, selon une ellipse dont il n'occupe qu'*un* des foyers l'autre (invisible) étant sans doute le foyer de notre désir de le fuir (ou de lui échapper).[22]

Cette ambivalence régit sans doute le rythme même du travail, ponctué de longues interruptions, avec ses élans et ses blocages : ce sujet, incontournable, Ponge « ne l'aime pas »[23], et il cherche à « le fuir », ou à « lui échapper ». Elle sous-tend aussi « la rhétorique de livre », inspirant à Ponge une grande diversité de tons et de registres stylistiques : tantôt, il reste à distance de son propos, en recourant soit au sérieux scientifique, soit à l'humour ; tantôt, il s'implique et s'engage avec une passion, qui soulève parfois le texte définitif, mais qui est encore plus sensible dans les manuscrits.

Ces derniers donnent aussi à lire l'incessante réflexion par laquelle Ponge prend peu à peu conscience et mesure de ses contradictions ; et c'est peut-être à partir du moment où il les acceptera que la genèse aboutira enfin. Particulièrement révélateur est, à cet égard, le projet de préface qu'il conçoit alors : il y fait droit à la diversité des « points de vue » qui animent ce texte et qui en expliquent l'« imperfection »[24]. Ayant renoncé à parfaire son texte, Ponge peut alors l'achever.

16. Manuscrit Doucet, liasse 8, f° 11.
17. « Braque le réconciliateur » (1946), *L'Atelier contemporain,* Gallimard, 1977, p. 62.
18. « My creative method » (1947-48), *Méthodes,* Gallimard, 1961, p. 15.
19. « Appendice au "Carnet du bois de pins" », *Tome premier, op. cit.,* p. 381.
20. Manuscrit Doucet, liasse 12, ff. 1 2.
21. Manuscrit Doucet, liasse 8, ff. 18-21.
22. Manuscrit Doucet, liasse 8, f° 11.
23. Voir le f° 13 de la liasse 8, reproduit fig. 7, p. 166.
24. Voir les f° 3-5 de la liasse 13, transcrits p. 175-177.

Les manuscrits

Les principales étapes de cette élaboration longue et complexe peuvent être reconstituées grâce au dossier conservé à la Bibliothèque Jacques Doucet, et qui regroupe, en une vingtaine de liasses, l'essentiel des manuscrits du *Soleil placé en abîme*[25].

Dans les limites de ce numéro, il n'était pas possible de reproduire ni même d'analyser l'intégralité de ce dossier, qui totalise 383 feuillets. On en trouvera une recension détaillée, établie par François Chapon, dans le catalogue de l'exposition *Francis Ponge, Manuscrits. Livres. Peintures*[26]. Je n'en retiendrai que les éléments essentiels à la compréhension du processus génétique. Cette analyse sommaire sera complétée par la reproduction ou la transcription d'un certain nombre de feuillets inédits. Un bref commentaire mettra l'accent sur la tension essentielle, d'ordre à la fois esthétique et affectif, que j'ai dégagée plus haut, et qui me semble animer le travail de Ponge. Ce que je propose ici est donc une sorte d'*avant-texte,* au sens où l'entend J. Bellemin-Noël : « une certaine reconstruction de ce qui a précédé un texte, établie par un critique à l'aide d'une méthode spécifique »[27].

Je suivrai le découpage en liasses, adopté pour classer ces manuscrits à la Bibliothèque Jacques Doucet, et qui correspond à peu près aux différentes campagnes de rédaction, dont Ponge lui-même a fait le relevé dans une note intitulée « Périodes de travail du *Soleil* », et recueillie dans la liasse 21 du dossier.

Liasse 1 (14 ff.) : 1948-1949

Une mention autographe indique qu'il s'agit de « notes reprises chronologiquement dans le cahier *Nuage de sang* depuis 1948 jusqu'à avril 1953 ». Les feuillets détachés de ce cahier sont en fait datés du 3 juillet 1948 au 26 mai 1949 : ils présentent des ébauches d'idées reprises en divers endroits du texte définitif.

Liasse 2 (19 ff.) : juin 1949

Comprend notamment un premier état, daté des 22-23 juin 1949, du « Soleil lu à la radio » (à l'exception de la dixième section), qui semble avoir constitué le noyau initial de la genèse[28].

Liasse 3 (9 ff.) : juin 1949

D'après une note autographe, « documents relatifs à une émission produite par Andrée Frédérique à la radio et au cours de laquelle devait être dit le texte "Le soleil lu à la radio". Il s'agit d'un dialogue préliminaire entre A. Frédérique et D. (? Dubillard ? Dumayet ?) ».
Outre le dactylogramme de cet entretien, figurent dans cette liasse deux feuillets de notes manuscrites, où on lit notamment : « Aimez-vous le soleil ? » et « Composition cyclique du livre ».

Liasse 4 (7 ff.) : juin-octobre 1949

Dactylogramme du « Soleil lu à la radio » (sauf la section 10) avec corrections manuscrites.
Deux feuillets manuscrits intitulés « Plan de la suite et fin », datés du 11 octobre 1949 : il s'agit en fait d'une esquisse de la dixième section du « Soleil lu à la radio ». On remarque l'annotation : « A partir d'ici cela devient une morale »[29].

25. Bibliothèque littéraire Jacques Doucet, Ms 3250. Jacinthe Martel a découvert quelques autres manuscrits, dont elle fait état dans un article à paraître dans le numéro spécial de la *Revue des sciences humaines* consacré à Francis Ponge.

26. Bibliothèque publique d'information, Centre Georges-Pompidou, 1977. Cette recension diffère quelque peu de la nôtre, ayant été faite avant la cotation définitive du dossier à la Bibliothèque Jacques Doucet. Certains documents (doubles, fragments, photos...) n'y sont pas comptabilisés, et les liasses 14, 15, 16 y sont classées dans un ordre différent.

27. « Reproduire le manuscrit, présenter les brouillons, établir un avant-texte », *Littérature* n° 28, 1977.

28. Dans sa note sur les « Périodes de travail du *Soleil* », Ponge découpe ainsi les premières campagnes : « 1/ Note sans date. 2/ 3 juillet 48. 2 h du matin. 3/ 23-24 mai au 22-23 juin 49 : Travail pour le Soleil lu à la radio. Gros travail. »

29. Correspond à la quatrième « période de travail du *Soleil* » : « 11 octobre 49. Une annotation (importante). »

Liasse 5 (4 ff.) : 21 juin 1951

Premier état du « Soleil toupie à fouetter (II) »[30].

Liasse 6 (30 ff.) : 14-15 mars 1953

Nombreux états consécutifs de « Le soleil fleur fastigiée »[31].

Nous reproduisons ci-contre (fig. 2) le feuillet 6, pour la beauté du dessin qui l'orne et qui visualise le lien entre le soleil et le « cœur » du poète. On en comparera le texte avec celui d'une autre version, plus développée et plus « expressionniste », que nous transcrivons ci-dessous (f° 15) :

faîte du monde
Chaque jour au [dessus de tout]
<grosse>
monte la fleur fastigiée dont
<deux>
l'éclat entre les yeux de l'universelle
<nous dissimulc>
[nature] rend invisible la tige
enracinée dans [nos] son cœur[s] qui
pourtant disjoignit les pierres <éclatées>
de [son] notre front, ramifia troncs et
<créa notre symétrie>,
branches, fit de nous autant
de croix pantelantes, chaotiques,
erratiques, chancelantes qu'il
<au jardin>
y a de papillons au paradis, aux
<travaux forcés>
de ce monde.

Liasse 7 (4 ff.) : 18 mars 1953

Les quatre feuillets de cette liasse[32], que nous reproduisons intégralement ci-dessous, illustrent bien l'ambiguïté et l'ambivalence des fantasmes qui sous-tendent les rapports du poète avec le soleil. Puisque ce dernier est une étoile, il le féminise, pour le rendre plus aimable ; mais derrière l'étoile, reparaît constamment le soleil...

Dans le premier feuillet (fig. 3), repris partiellement dans « Le soleil toupie à fouetter (II) », il apparaît qu'on ne peut approcher d'une étoile sans se brûler au soleil, ou sans se protéger derrière des nuages, qui apportent leur « provision de larmes », leur cortège de « dépressions » et de « tempêtes » : bref, « tout un théâtre de sentiments ». Les feuillets suivants (fig. 4, 5, 6,) développent, selon une fantaisie débridée, le scénario de « la vie commune avec une étoile », qui sera repris de façon plus elliptique à la fin de « Le soleil toupie à fouetter (II) » et de « Le soleil se levant sur la littérature ». Se mettre en « ménage » avec une étoile est une manière de rendre le soleil « maniable », ou de le « manipuler » ; mais l'« aventure » s'avère « fastidieuse », voire « monstrueuse », car l'« amie » n'est autre que... « *pater noster* ». Et si l'on se place, selon un autre scénario, dans la position d'une femme amoureuse du soleil, on risque de se retrouver « cuit, coagulé comme un œuf ».

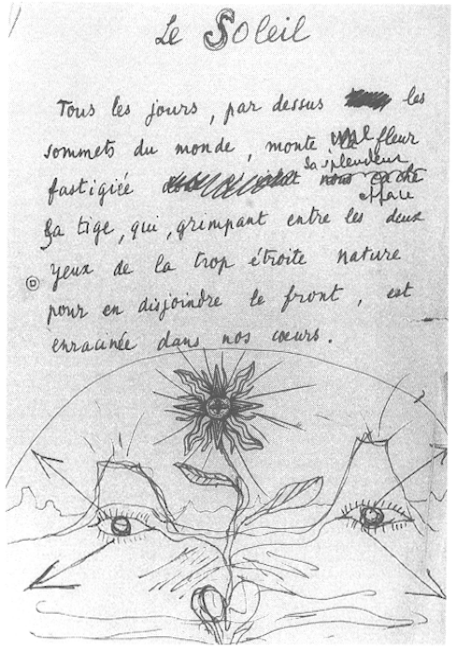


Fig. 2 : Liasse 6, f° 6

30. Correspond à la cinquième « période de travail du *Soleil* » : « 21 juin 51. 4 pages de notes (importantes). »

31. Sixième « période de travail » : « 14 au 17 mars 53 : Gros travail *Le Soleil fleur fastigiée.* »

32. Correspondant partiellement à la septième « période de travail » : « 18 mars et avril 53. Notes diverses dispersées. »

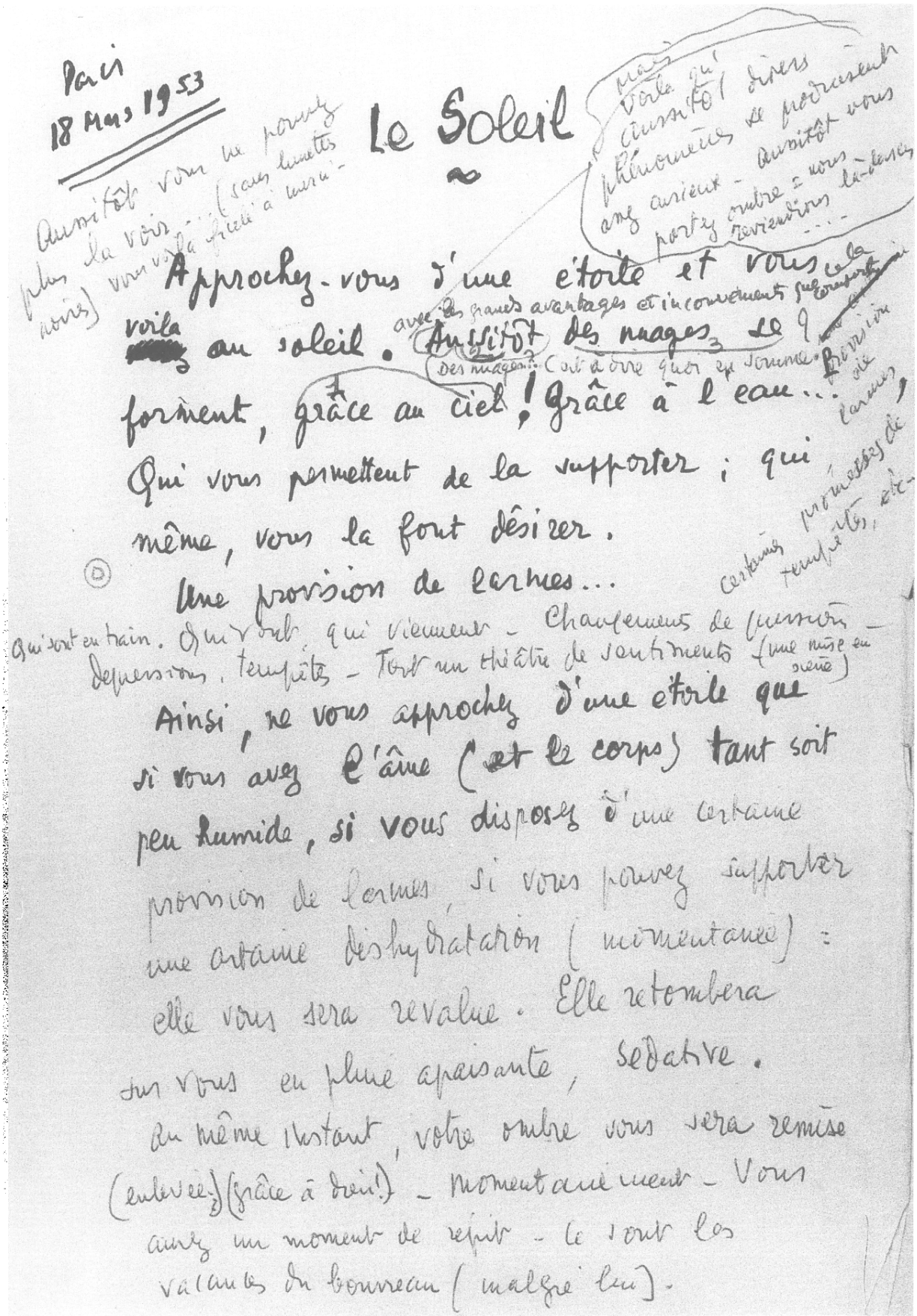


Fig. 3 : Liasse 7, f° 1

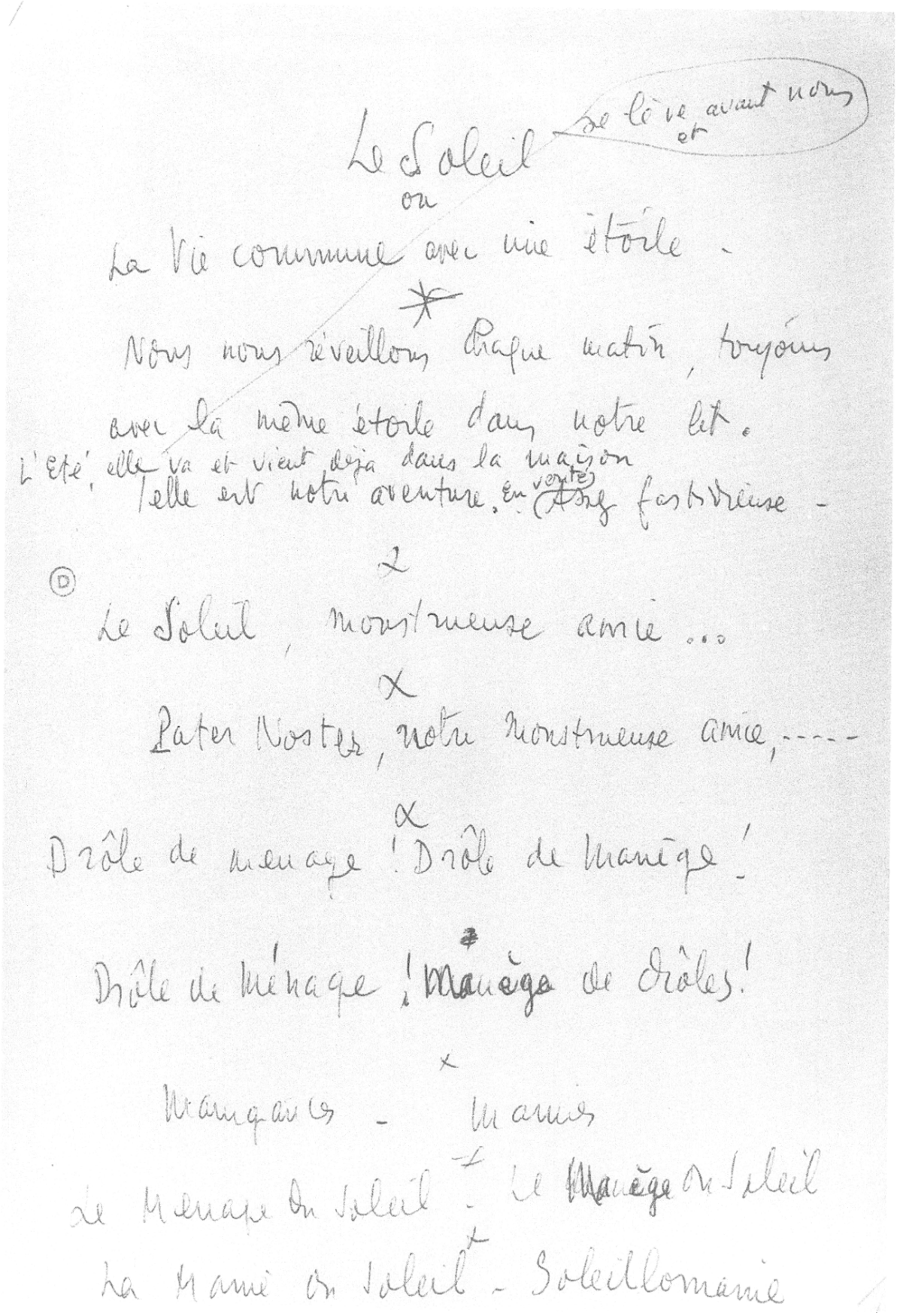


Fig. 4 : Liasse 7, f° 2

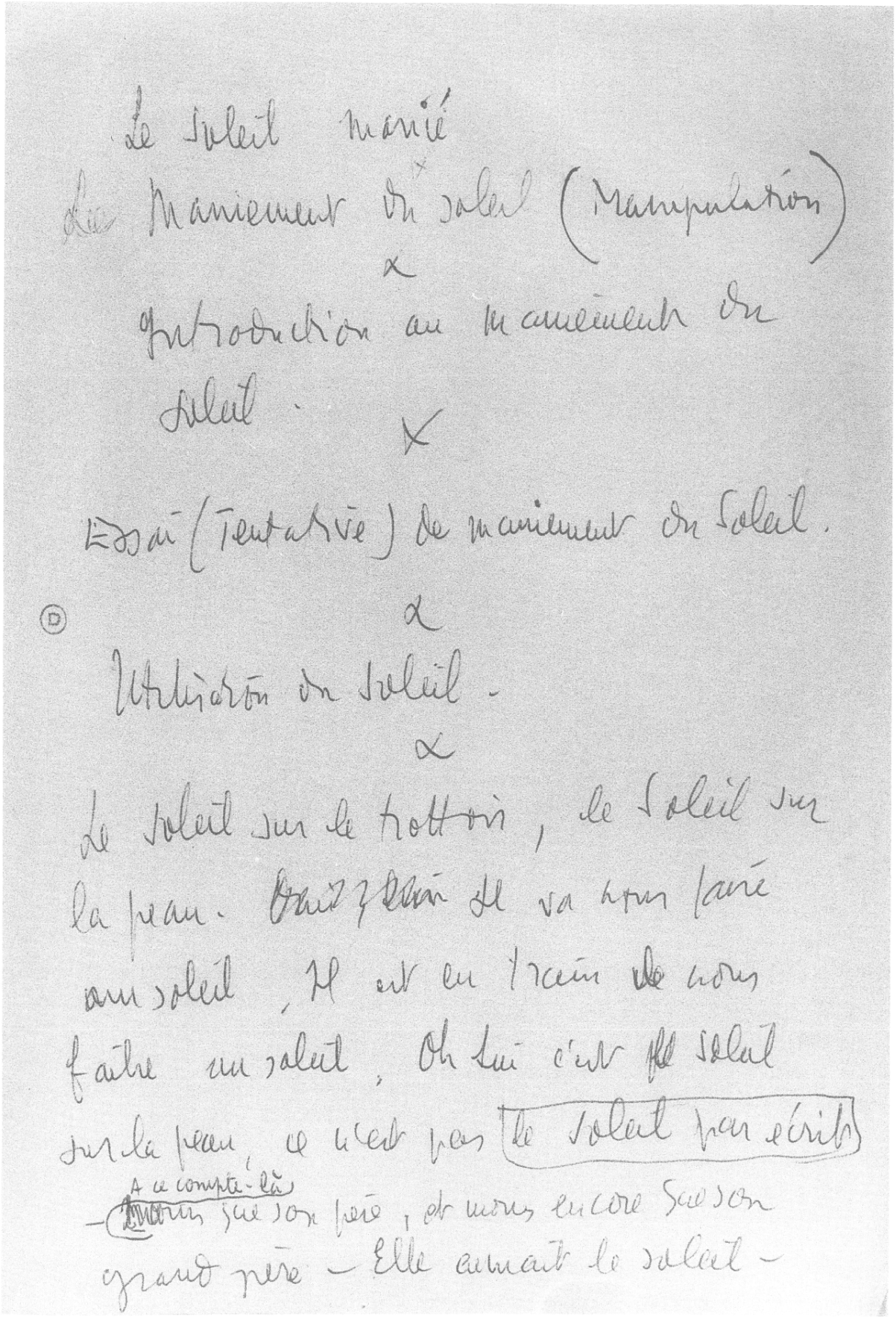


Fig. 5 : Liasse 7, f° 3

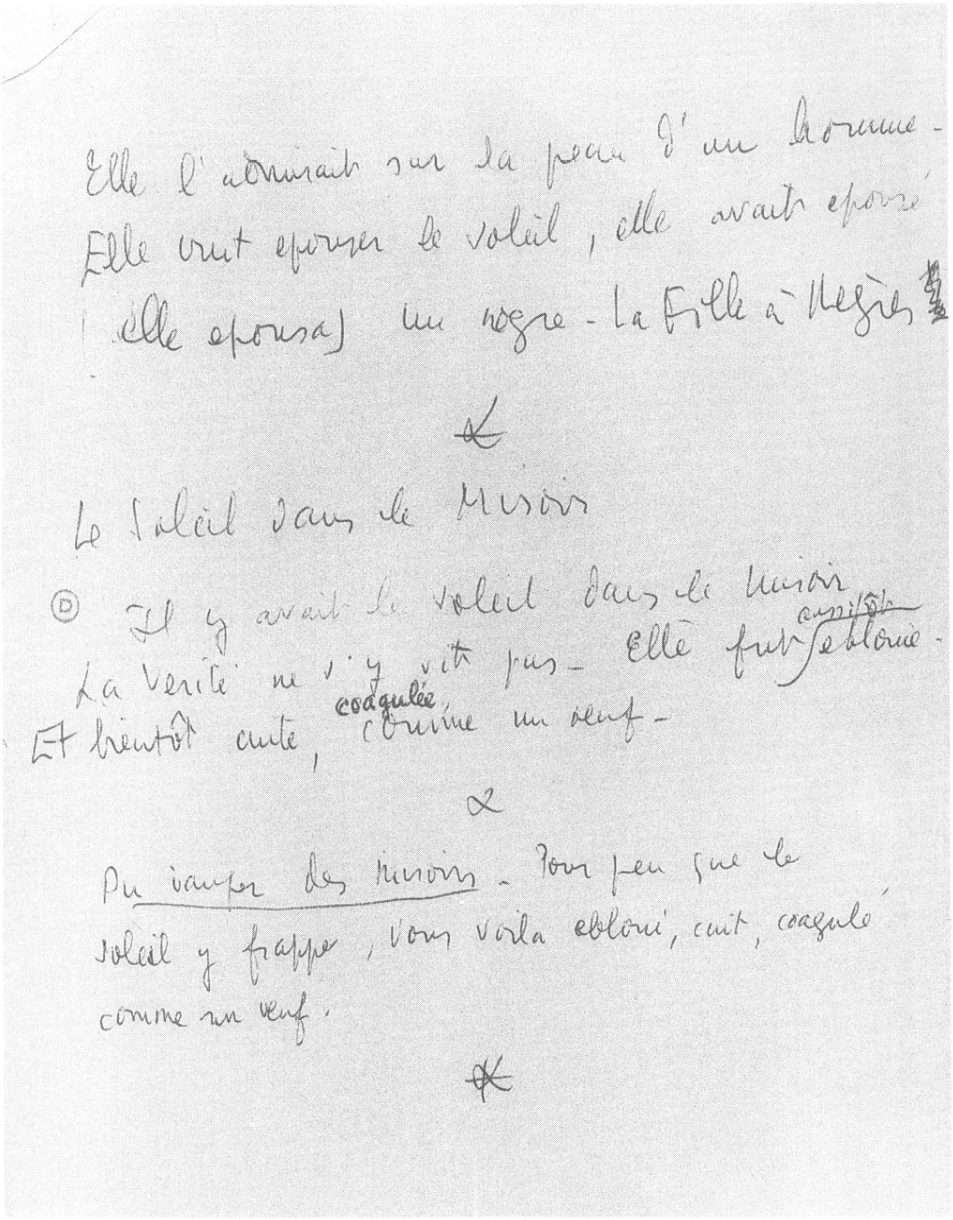


Fig. 6 : Liasse 7, f° 4

Liasse 8 (24 ff). : 10 mai-24 juin 1953[33]

Les trois premiers feuillets de cette liasse, datés du 10 mai 1953, sont occupés par un « Résumé des qualités du soleil », que nous transcrivons ci-après. Au seuil d'une campagne d'écriture qui s'avérera décisive, Ponge récapitule un certain nombre de motifs précédemment mis en place dans des textes déjà rédigés, et il en esquisse d'autres, notamment celui de l'écriture, auquel il consacre sa première rubrique. L'ordre dans lequel ces motifs sont ici présentés n'a que peu à voir avec leur répartition dans le texte. Il tient plutôt de l'association libre, et fait apparaître l'extrême diversité des filières métaphoriques explorées par Ponge, et la prépondérance, à ce moment de la genèse, du travail de l'imaginaire et du fantasme sur une description plus objective des « qualités du soleil », à laquelle Ponge tentera de revenir un peu plus tard. L'ambiguité de l'astre, à la fois « putain rousse » et « père violeur », et l'agressivité du poète à son égard s'expriment de plus en plus librement à mesure que la rédaction progresse, notamment dans les additions du feuillet 2.

33. Huitième « période de travail » : « 10 mai au 14 juin 53 Tentatives diverses. »

L 8 f° 1
Paris 1
le 10 mai
1953

Résumé des qualités du soleil

I

globale
sphérique
I Soleil en haut et à gauche. Source de
lumière, rayonnement d'idées ou de vie, situé
<le monde de>
en haut et à gauche et dans l'écriture,
commandant la main droite. Sa force traverse
<baudrier> <se dépense (ruisselle)>
mon buste en diagonale et s'écoule par les
mouvements sur le papier de ma main droite,
<son ruissellement de signes noirs>
qui y inscrit des signes, des lignes noires.

[II] I bis

<Le moteur,>
La turbine sphérique du soleil s'articule jusqu'au
<graphe>
sismomètre de ma main droite.

II

<monosyllabique>
Exclamation à laquelle répond une
acclamation du même ordre, une rumeur
<tout un>
d'acclamation de monde, de tout au monde.
C'est la dominante. L'accord parfait de
dominante majeure auquel répondent ses variations
articulées, sa dialectique de variations terrestres.
<donnée par un
instrument>
Soleil, chef d'orchestre (donnant sa note)

III

Le soleil est le noyau d'un fruit dont
le ciel entier est la pulpe et les objets du
<noyés>
monde y sont comme les nœuds ou les
crapauds dans le diamant. Nous sommes les imperfections
de ce diamant. Nous sommes à l'intérieur du soleil

L 8 f° 2

IV

<cachet, sceau>
Le soleil comme timbre, ou marque de fabrique, comme louis d'or, comme médaille ou monnaie.

<On a mis>
Il y a les scellés sur la nature. Les scellés c'est le soleil. Défense de sortir et d'entrer. Action de justice est attendue. Procès attendu. Par acte de justice les scellés ont été mis sur la nature, dont le procès est attendu.

V <Distinct et éblouissant>
<Fléau et médecin>

Objet le plus brillant du monde, qui est aussi la condition des autres objets, la condition de leur brillant, la condition de leur existence, la condition même du regard.

<Cet astre est l'orgueil même et la coquetterie>
<Tous les complexes : de supériorité et d'infériorité>

VI

Horrible amoureuse, monstrueuse amie. Père voyeur et proxénète, violeur de ses enfants.

<5 bis acteur artificier Néron Ahenobarbus crée ses spectateurs. Tyran spectaculaire>

VII

Aïeul prodigue, la main ouverte.
Fait bander les choses, les fait jouir, les fane. Abuse des corps qu'il a engendrés.

<Pétition de principe Tautologie folie Totalitaire>

L 8 f° 3

VIII

Étoile rapprochée. La vie commune avec une étoile. Provision de larmes.

IX

Compter notre soleil parmi les autres.

<Le soleil dans le miroir coagule la vérité comme un œuf>

X

Visage victorieux.

XI <Œuf et coq>

XVI
Il n'aura jamais la parole
le pauvre type

Fleur fastigiée

XII

Phénomène de l'ombre. (feuilles [d'oseille])

XIII

Gifle et robe <noire> de juge

XIV

Étoile, star, vedette. Succès sans nombre

XV

Orgueil : pas de formes. Putain rousse

XVII

Tête de lion
Le soleil et les flammes

XVIII

les flammes de l'ombre et du liquide

Les feuillets 7 à 12, datés du 18 et du 19 mai 1953, sous le titre « Le soleil et l'écriture », ou « soleil et littérature » esquissent « Le soleil se levant sur la littérature », que préfigure encore plus nettement le feuillet 14, daté des 28 et 29 mai 1953.

Du 17 au 28 mai, les feuillets 5, 6, 13 et 15-16 esquissent plusieurs passages du « Soleil toupie à fouetter (III) ». Le feuillet 13, daté du 24 mai (fig. 7, reproduit p. 166), donne à lire et à voir, jusque dans ses ratures et ses soulignements, l'ambivalence des sentiments du poète à l'égard du soleil, qu'il « n'aime pas », mais dont il « accepte », et « souhaite » même « les faveurs ». L'importance de cette composante subjective est ici pleinement reconnue : « peut-être faut-il commencer par là », note Ponge.

Les feuillets 15-16, transcrits p. 167-168, datés du 28 mai, s'efforcent de donner à cette ambivalence un fondement objectif, et une expression plus savante, en termes de « propulsion » et de « répulsion ». Ponge tente de revenir à la description de la « forme » du soleil ; mais il est aussitôt entraîné à essayer diverses métaphores, dont celle de la « noria », qu'il commence à « filer ». Mais il en interrompt le développement, pour lui préférer une image plus mécanique : celle de la « roue-dentée ». Par ce choix, Ponge entend tenir à l'écart les « mythologies » traditionnelles et personnelles ; mais il en profite pour réduire « le père de tous les objets » à un simple rouage du mécanisme universel...

Ce retour en force d'un lexique et d'une attitude « scientifique » se confirmera dans les feuillets 18

Dimanche
24 mai
1953

Le Soleil

(Un sentiment authentique de ma part et tout simple.)

Non, je ne puis aimer ce qui resplendit trop.
J'accepte ses faveurs, à vrai dire je les souhaite, mais
je ne le regarde point, je m'en cache la tête,
(en tête). Non je ne l'aime point, et ne
lui donne que certaines parties de mon
corps à aimer.

Peut-être faut-il commencer par là.

Non, nous n'aimons pas le soleil.
Chez une chose que je n'aime point.
Nous acceptons ses bienfaits, mais
sa personne elle-même nous est
plutôt antipathique.
fondamentalement

Je ne puis aimer
... l'orgueil son orgueil et sa puissance
rendent informe et tourbillonnant
éblouissant
Je n'aime pas l'or (goût
austère des protestants)

Fig. 7 : Liasse 8, f° 13.

L 8 f° 15
28 mai 1953

<Titre de cette note>

<Nouvelle étude de la> FORME du Soleil – comme – objet
(apparaissant-au-monde)

*

Sa forme est entre la roue-dentée et
<Pourquoi oursin ?>
l'oursin. (parce que les dents d'engrenage sont moins des dents que de longues aiguilles, de longs « piquants ») (Oursin et Pelote d'aiguilles) <(Pelote ou Peloton ?)>

Cette forme participe encore (j'y reviens) du soleil des feux d'artifice, dont la giration est provoquée par les explosions propulsives (ou plus exactement répulsives) de ses tangentes (fusées, pétards). <Le jour serait donc ainsi produit à grande distance par les tangentes du soleil. Par la lueur de ce qui s'en en sauve, de ce qui s'en enfuit par horreur, répulsion>

<mais ajoutons aussitôt qu'> Il y a là quelque chose aussi de comparable aux norias. Que veux-je exprimer en ajoutant cela ? D'une part la ressemblance plastique (Le cheval qui tourne autour de la noria est semblable en un sens à l'une de ces fusées, de ces pétards. Il tourne un gros rayon du soleil, lequel agit une mécanique qui tire la lumière <donc> continuement hors du puits. Il s'agit d'une façon de puiser la lumière (dans un [fond] très profond) et lieu de l'élever (ainsi certains moulins à vent des châteaux-d'eau). Elle se déverse alors, flots de lumière (comparée alors à un liquide)

Mais abandonnons brusquement cette image pour revenir soudain (et [*ill. biffé*] la télescoper ainsi brutalement avec) (à) l'image de la roue-dentée.

Le soleil serait l'une (et peut-être la principale) des roues dentées, l'un des rouages de l'horlogerie, de l'horloge universelle. Si importante qu'elle rayonne de feux éblouissants et offusque (cache à nos yeux) les autres rouages de l'horlogerie universelle

Il serait vu comme moyeu (moyeu-moyen) entraînant tout le reste.

L 8 f° 16
28 V 53

<Et pourquoi après tout préféré-je en revenir à cette image et laisser le lecteur
plutôt sur cette impression ?>
<Parce que> [c'est] voilà une image, juste, simple, compréhensible par tout
le monde (surtout en notre siècle, <siècle> de la mécanique) ; [et] satisfaisante
d'ailleurs parce qu'elle n'introduit pas d'autres [symb] formes
(cheval, char etc.) qu'elle est moins proche des formes (anthropomorphes) de l'ancienne mythologie

à 21, datés du 28 mai au 14 juin 1953, et qui rassemblent des notes prises « dans *Le Soleil* par G. Bouhat et Lucien d'Azambuja ».

Liasse 9 (83 ff.)

En tête de cette liasse, on trouve la mention « Dactylographie de Véra Hérold à partir du Cahier *Nuage de sang* ». On trouve en fait, outre la mise au net dactylographiée des notes recueillies dans la liasse 1 (datées de juillet 48 à juin 49), celle de notes plus récentes (datées du 21 juin 51, voir liasse 5), et des dactylogrammes probablement assez tardifs, puisqu'ils présentent des versions assez élaborées de « Le Soleil titre la nature », « La nuit baroque », « Le soleil se levant sur la littérature », et une esquisse de l'ensemble, datée « juillet 48-mai 1954 ».

Liasse 10 (3 ff.) :
23 septembre-fin octobre 1953[34]

Le premier feuillet, reproduit ci-contre (fig. 8), marque un retour et un recours au « mythe ». La figure mythologique d'Horus est intégrée au mythe personnel par un jeu de mots sur le double sens du mot « épervier », soulignant l'incompatiblité entre l'univers nocturne, liquide, et le règne du dieu pêcheur et prédateur. L'image du filet de pêche ne sera pas reprise dans le texte définitif ; mais la figure d'Horus est immédiatement intégrée dans une version dactylographiée du « soleil se levant sur la littérature », datée de la fin octobre (feuillet 2).

Liasse 11 (40 ff.) :
9 novembre 1953-17 janvier 1954[35]

Le travail considérable mené au cours de cette longue campagne a notamment porté sur l'image du soleil levant ; non seulement Ponge élabore le texte du « soleil se levant sur la littérature » (à l'exception de l'épilogue), mais il tente de lui rattacher d'autres évocations de l'aurore. Trace du projet initial d'un « processus des aurores », dont les éléments seront finalement dispersés dans divers textes, notamment dans « Le soleil toupie à fouetter (II et III) » et à la fin de « La Nuit baroque ».

Ce qui l'emporte, c'est l'intégration de la course du soleil à celle de l'écriture, comme le montre le dactylogramme en forme de calligramme, daté du 4 janvier 1954, reproduit figure 9. On remarquera qu'ici le soleil ne se contente pas de « titrer » la nature et le texte, il les « signe » et les saigne ; dans le texte définitif, le poète se réservera ce rôle, en « enfonçant » son « porte-plume » dans le flanc du soleil couchant.

34. Neuvième « période de travail » : « 23 septembre au 1er novembre 53. Tentatives diverses. »

35. Dixième « période de travail » : « 9 novembre 53 au 21 janvier 54. Gros travail. »

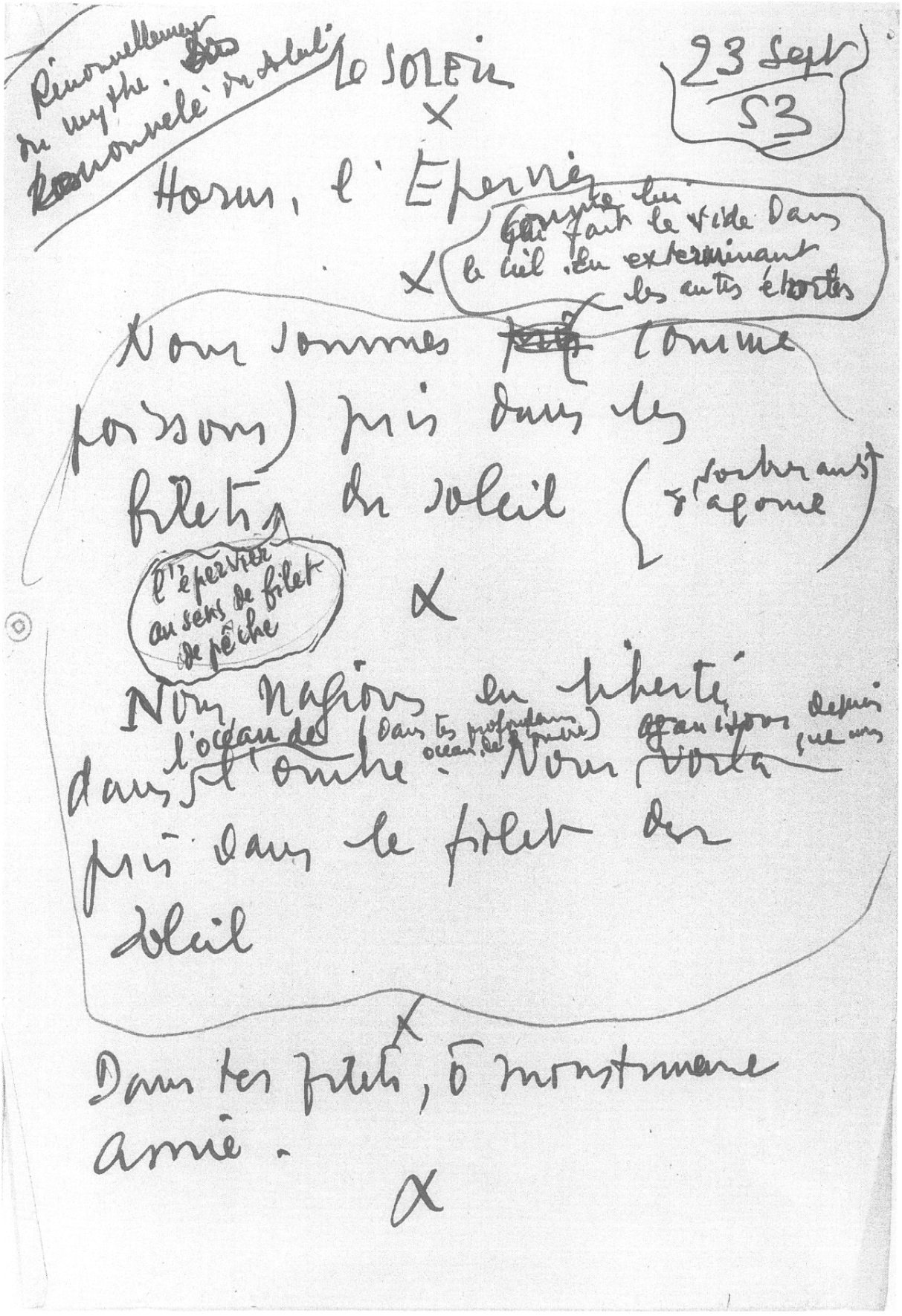
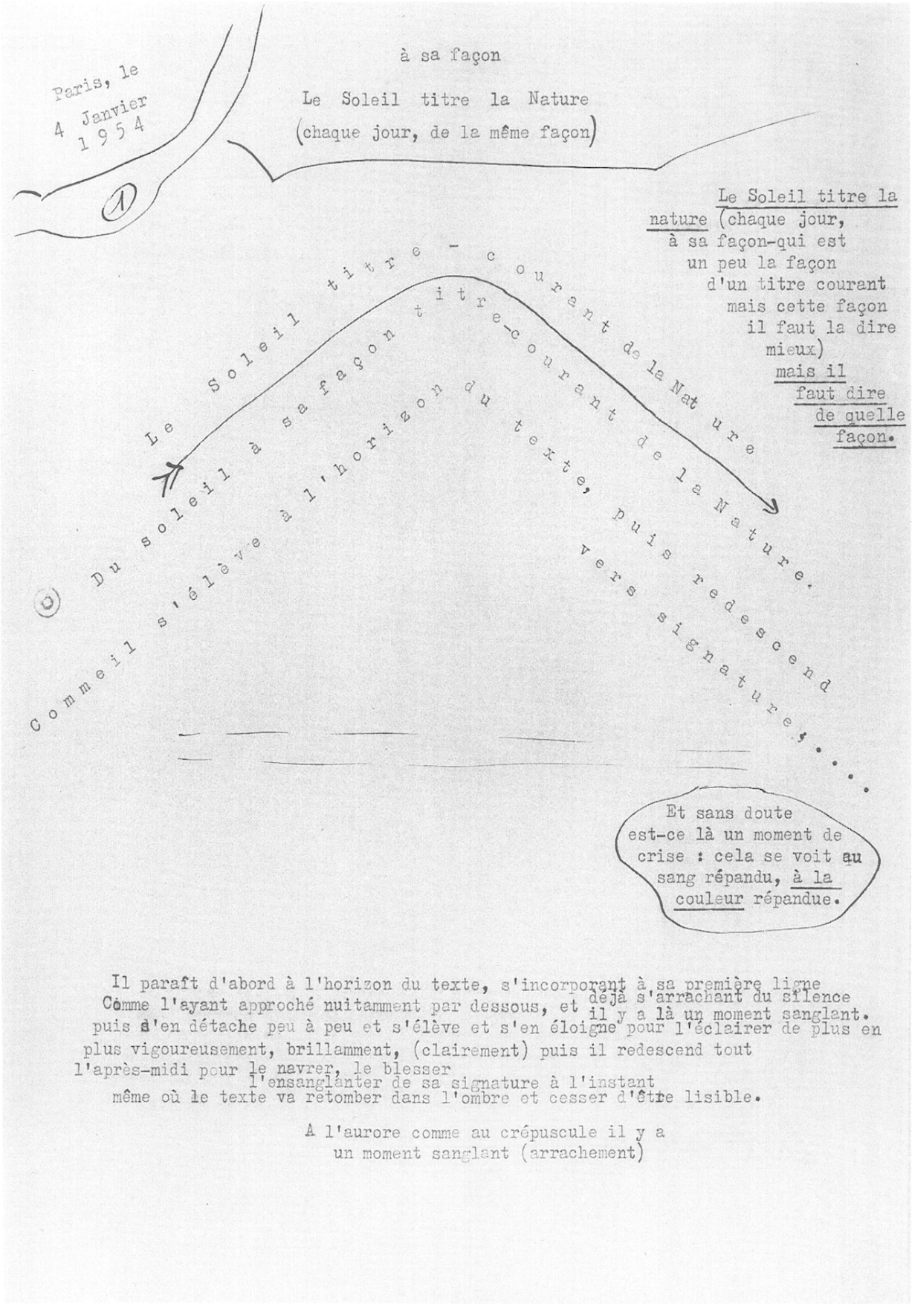


Fig. 8 : Liasse 10, f° 1



Il paraît d'abord à l'horizon du texte, s'incorporant à sa première ligne
Comme l'ayant approché nuitamment par dessous, et déjà s'arrachant du silence
puis s'en détache peu à peu et s'élève et s'en éloigne pour l'éclairer de plus en
plus vigoureusement, brillamment, (clairement) puis il redescend tout
l'après-midi pour le navrer, le blesser il y a là un moment sanglant.
l'ensanglanter de sa signature à l'instant
même où le texte va retomber dans l'ombre et cesser d'être lisible.

A l'aurore comme au crépuscule il y a
un moment sanglant (arrachement)

Fig. 9 : Liasse 11, f° 26

Ce 4 janvier 1954 marque aussi « un moment sanglant », une « crise décisive » dans la genèse du texte. Au terme d'une campagne exceptionnellement longue, Ponge prend acte, dans une note dactylographiée que nous reproduisons plus loin (fig. 10, 11, 12), de son incapacité à donner une forme totalisante à cet objet qui déborde aussi bien les pouvoirs de l'analogie que ceux de la logique. Il envisage désormais son texte comme « la relation » d'un « échec », comme une suite de « définitions » et de « descriptions partielles », à la « formulation éventrée » : « le Soleil n'est pas à former mais à éventrer » (fig. 10). Cette image trahit un ressentiment à l'encontre du Soleil, que Ponge s'efforce de dépasser, en récapitulant les bienfaits du Père des cieux (fig. 11). Mais, au lieu de passer ainsi de l'injure à l'adoration, il voudrait tendre à une écriture plus neutre (fig. 12).

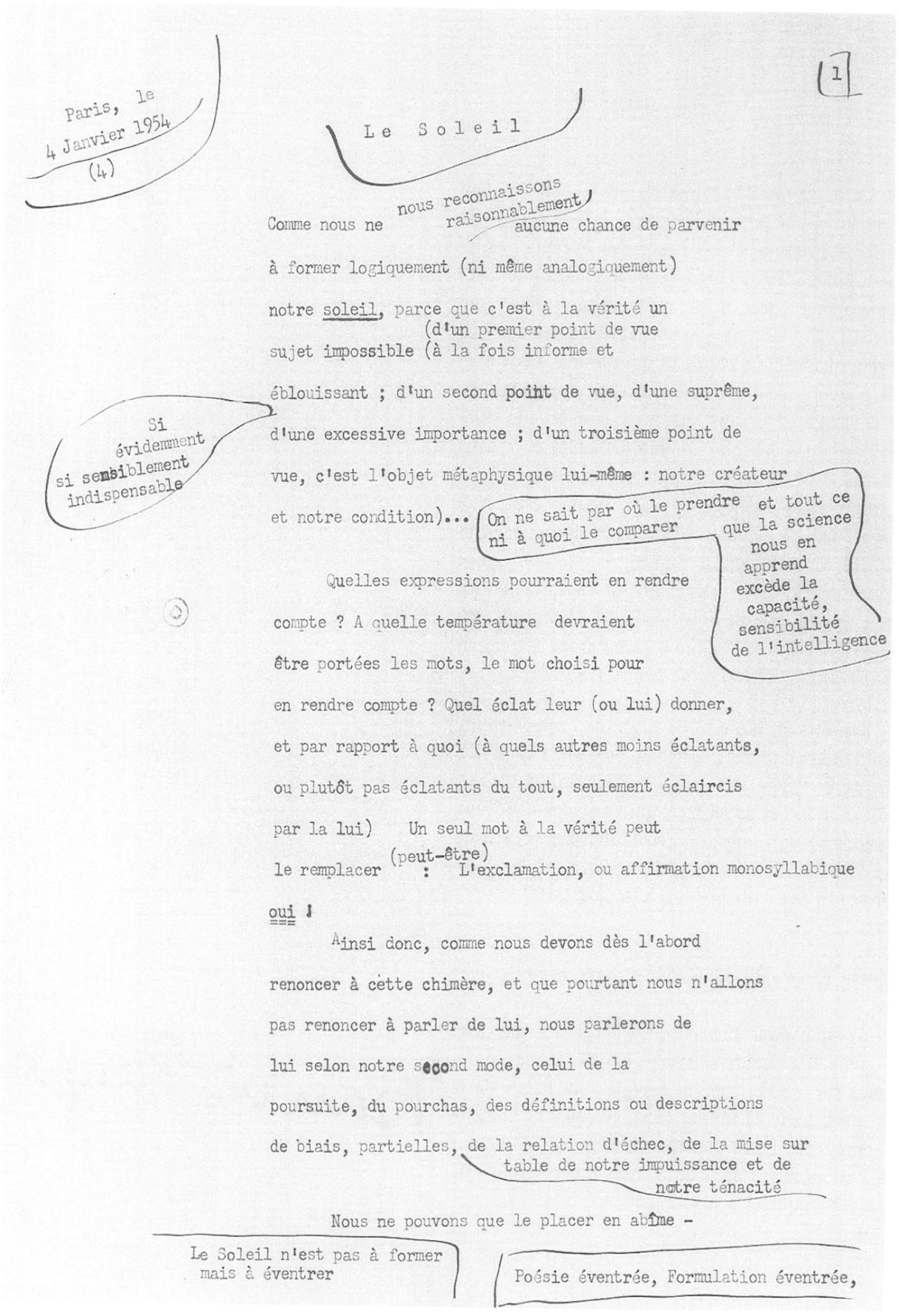
Dès lors qu'il s'est convaincu de l'impossibilité d'aller plus loin dans la recherche d'une expression adéquate, Ponge, dès le 5 janvier (feuillet 32), esquisse un projet de préface, qui va occuper les deux campagnes suivantes, et dont la fonction principale sera de justifier les imperfections, voire les « erreurs » et les « divagations » de son texte.

Liasse 12 (6 ff) : 27 février-8 mars 1954[36]

Comme pour bien vérifier qu'il n'a pas trop commis d'« erreurs », Ponge assiste à une conférence sur « Soleil, vie et énergie » au Palais de la Découverte, le 27 février 1954, au cours de laquelle il prend des notes consignées dans les feuillets 1 et 2. Il esquisse du 7 au 8 mars divers projets de préface (feuillets 3 à 6).



36. Onzième « période de travail » : « 27 février au 8 mars 54. Notes dispersées. »



Paris, le
4 Janvier 1954
(4)

1

Le Soleil

Comme nous ne nous reconnaissons raisonnablement aucune chance de parvenir à former logiquement (ni même analogiquement) notre soleil, parce que c'est à la vérité un sujet impossible (à la fois informe et éblouissant ; d'un second point de vue, d'une suprême, d'une excessive importance ; d'un troisième point de vue, c'est l'objet métaphysique lui-même : notre créateur et notre condition)... (d'un premier point de vue

Si évidemment si sensiblement indispensable

On ne sait par où le prendre ni à quoi le comparer et tout ce que la science nous en apprend excède la capacité, sensibilité de l'intelligence

Quelles expressions pourraient en rendre compte ? A quelle température devraient être portées les mots, le mot choisi pour en rendre compte ? Quel éclat leur (ou lui) donner, et par rapport à quoi (à quels autres moins éclatants, ou plutôt pas éclatants du tout, seulement éclaircis par la lui) Un seul mot à la vérité peut le remplacer (peut-être) : L'exclamation, ou affirmation monosyllabique oui !

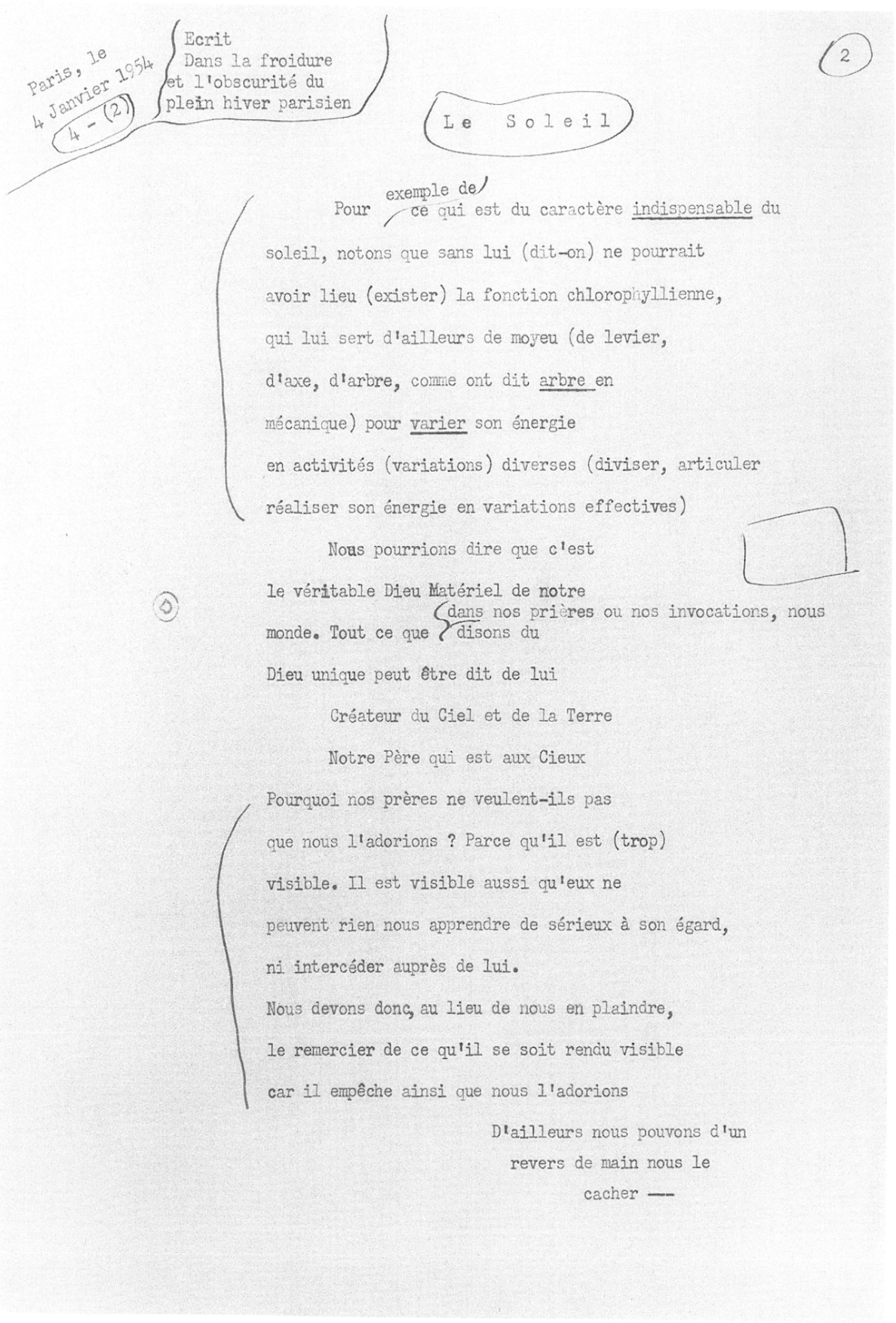
Ainsi donc, comme nous devons dès l'abord renoncer à cette chimère, et que pourtant nous n'allons pas renoncer à parler de lui, nous parlerons de lui selon notre second mode, celui de la poursuite, du pourchas, des définitions ou descriptions de biais, partielles, de la relation d'échec, de la mise sur table de notre impuissance et de notre ténacité

Nous ne pouvons que le placer en abîme -

Le Soleil n'est pas à former mais à éventrer

Poésie éventrée, Formulation éventrée,

Fig. 10 : Liasse 11, f° 29



Paris, le 4 Janvier 1954
4 - (2)

Ecrit
Dans la froidure
et l'obscurité du
plein hiver parisien

2

Le Soleil

Pour exemple de ce qui est du caractère indispensable du soleil, notons que sans lui (dit-on) ne pourrait avoir lieu (exister) la fonction chlorophyllienne, qui lui sert d'ailleurs de moyeu (de levier, d'axe, d'arbre, comme ont dit arbre en mécanique) pour varier son énergie en activités (variations) diverses (diviser, articuler réaliser son énergie en variations effectives)

Nous pourrions dire que c'est le véritable Dieu Matériel de notre monde. Tout ce que (dans nos prières ou nos invocations, nous) disons du Dieu unique peut être dit de lui

Créateur du Ciel et de la Terre

Notre Père qui est aux Cieux

Pourquoi nos prères ne veulent-ils pas que nous l'adorions ? Parce qu'il est (trop) visible. Il est visible aussi qu'eux ne peuvent rien nous apprendre de sérieux à son égard, ni intercéder auprès de lui.

Nous devons donc, au lieu de nous en plaindre, le remercier de ce qu'il se soit rendu visible car il empêche ainsi que nous l'adorions

D'ailleurs nous pouvons d'un revers de main nous le cacher ——

Fig. 11 : Liasse 11, f° 30

Paris, le
4 Janvier 1954
4 -(3)

Le Soleil

3

Disons qu'il ne nous émeut pas. Nous devons cesser de l'invoquer, et aussi bien de l'injurier.

Pourtant le plus intense, le plus indéniable sentiment, la certitude de bien-être vient de lui. Le ravissement physique à proprement parler. Cela, il ne faut pas manquer de le dire, il ne faut pas le louper. Ce serait impardonnable.

Notre écrit jusqu'à présent s'est montré beaucoup trop passionné. Intellectuellement nous le détestons, sensiblement nous l'adorons. Tout cela est beaucoup trop pour lui (étoile jaune d'environ la 5ème grandeur). Tout cela bien (pour mon goût) est excessif.

x

La notion du soleil placée en tranquillement des avatars de ses qualités abîme, nous jouirons particulières (par exemple de la tartine qu'il met à notre disposition de miel ou d'huile sur le trottoir)

J'ai tort d'ailleurs de faire des comparaisons avec le comestible car son seul manque est de ne pas savoir directement (et gratuitement) nous nourrir.

Fig. 12 : Liasse 11, f° 31

Liasse 13 (32 ff.) : 18 avril-8 mai 1954[37]

L'essentiel de cette campagne est consacré à l'élaboration de multiples textes devant servir d'Avant-propos ou de préface : nous transcrivons ci-dessous l'un des plus complets et des plus intéressants, daté du 23 avril 1954 (feuillets 3 à 5). Ponge y reconnaît les imperfections de son texte, au nombre desquelles il compte l'emploi de « métaphores » « incohérentes », qu'il regrette comme autant de concessions faites à la « poésie ». Mais il justifie la diversité des points de vue adoptés, en promouvant au premier rang le « point de vue rhétorique », qui lui permet d'introduire la notion d'Objeu.

Cette notion inspire à Ponge le 28 avril 1954 une « motion d'ordre ou memorandum », (voir fig. 13), où il met l'accent sur la nécessité de « substituer » à « l'austère tension de la rigueur », en même temps qu'à « la bizarrerie farouche de la singularité » qui ont présidé jusqu'alors à l'écriture du *Soleil,* un « ton plus détaché, plus humoristique » : celui « d'Horace ou de La Fontaine ou de Rameau », modèles du « classicisme » pongien.

L 13 f° 3

Les Fleurys
le 23 avril 1954

<d'ailleurs tout
à fait exacte>

<Considère, cher lecteur, la difficulté qui est la nôtre. Nous devons te former toi-même dans le même moment que ce que nous te donnons à lire.
Nous n'avons pas de lecteur tout fait pour entendre ce que nous voulons dire.>

Parmi les circonstances qui nous ont déterminé à donner ce [*ill. biffé* texte l'] à paraître dans [son] l'état où actuellement il se trouve, nous ne citerons que deux.

La première tient à notre âge, et à l'âge de cette étude dans nos dossiers. Nous pouvons juger que cela suffit.
<Disons (en un mot) que>
<relativement>

La seconde tient à la promesse que nous en avons faite à l'éditeur de la collection où il paraît. Nous lui avons fait attendre ce texte plusieurs années. Il l'a attendu à son détriment, avec une longanimité qui a fini par nous remplir de honte – et par balancer de façon décisive [la] celle [honte] que nous ressentons à livrer une production si <inadéquate à son objet> indigne de son objet.

<Voici donc ce sur quoi nous prenons>

<En définitive> Nous prenons volontiers le risque d'être jugé sur une telle production, à condition qu'on nous tienne compte de la déclaration [présente] qui précède et [de la] <à la fois> d'une seconde, qui va suivre.
<pourtant>

<tient
à la présence
de morceaux
inégalement poussés>

*

37. Douzième et dernière « période » recensée par Ponge : « 18 avril au 10 mai 54. Gros travail. »

Il nous faut Pourtant [tenter] dire quelques mots
<que la plus grande imperfection de ce livre> <Et que le lecteur, lui, doit les entreprendre, en changeant incessamment de niveau ou de point de vue> <au lecteur> <considérer encore au lecteur. Nous [lui] demandons de bien vouloir, au cours de <toujours> sa lecture,> conserver présente à son esprit [*ill.*] la déclaration qui va suivre. La plus grande difficulté peut lui venir du fait que certains passages sont, comme on dit, beaucoup plus poussés que d'autres. Nous les avons entrepris et conduits à leur fin dans l'esprit où nous aurions aimé produire l'ensemble du texte. Nous voyons bien qu'en cela consiste la principale imperfection du texte, et ce qui peut en rendre la vision d'ensemble déplaisante ou même insupportable.

L 13 f° 4

Pour rendre cela bien sensible, comment nous expliquer mieux ?

Concernant le soleil, nous nous sommes placés à des points de vue bien différents (Et nous ne l'avons pas fait successivement, et avec méthode, mais presque dans le même temps, ou le même jour selon l'humeur [*3 ill. biffés*])

<traditionnel>

<Enfin nous nous sommes placés parfois et c'est en vérité le <seul> point de vue que nous assumions en propre de ce point de vue supérieur (à notre sens) où l'histoire (*voire* astronomique) disparaît et où le Verbe précède. Dans un temps indéterminé ou plutôt en dehors du temps> <toute autre considération> Par moments, nous nous sommes placés au point de vue de l'homme parmi les hommes, pour qui l'importance de l'humanité d'une part (comme supérieure de loin aux autres espèces animales) et de l'individu humain d'autre part (comme supérieur à l'humanité elle-même) ne fait aucun doute. Pour qui il s'agit de communiquer à l'intérieur de la société des hommes. Point de vue bien restreint, on l'avouera, concernant un objet comme le nôtre.

A d'autres moments nous nous sommes placés du point de vue terrestre, [ou si l'on veut du point de vue cosmique qu'il était à notre portée d'évoquer]. La Terre constituant alors les bornes de notre univers. Et le soleil y apparaissant seulement comme tournant autour d'elle. Comme une lampe ou une horloge.

A d'autres instants encore, du point de vue cosmique restreint à notre système solaire, notre soleil étant alors le Dieu ou le centre de l'univers.

[Enfin] Parfois d'un point de vue plus éloigné, [*ill. biffé*] celui d'où notre soleil n'apparaît que comme une étoile parmi d'autres à l'intérieur de notre galaxie.

Enfin d'un dernier point de vue où notre galaxie elle-même n'est considérée que comme une des innombrables nébuleuses d'un univers encore plus incommensurable.

Signalons une autre imperfection, aussi importante.
[Nous avons usé parfois de métaphores fort incohérentes.]
Si nous n'avons qu'aussi rarement que possible emprunté
[2 *ill. biffés*] aux anciennes mythologies, nous avons succombé
fort souvent à la facilité ou au charme des comparaisons ou métaphores
Peut-être par complaisance momentanée (mais fort coupable) à

Ce (voir suite page suivante)

L 13 f° 5

l'opinion des critiques de ce temps, lesquels ont trouvé plus
commode de nous placer (plutôt) parmi les poètes que parmi les
les prosateurs. (ce qui a pu nous flatter par instants d'une façon
assez stupide, ou sordide).

nous paraît être le point de vue supérieur –à la fois – et le [plus] plus modeste car avec lui nous redescendons à l'homme (le Verbe étant évidemment de lui)

*

C'est ce que l'on appelle le point de
vue rhétorique. Et nous savons
[*ill.*]
bien que cela est assez mal considéré
comme peu plaisant, peu charmant.
Nous devons en battre notre coulpe.
<comme nous l'imaginons>
Car si nous y avions réussi cela devrait
être le plus charmant du monde : à
la fois supérieur et modeste. Astronomique
et spirituel (humoristique), etc. à la façon
de Rameau ou de Mozart. <Nous n'en sommes malheureusement
pas à une [*ill. biffé*] époque où
* une telle perfection soit
facile à
atteindre>
Malheureusement ? Que dis-je ! Non,
c'est heureusement bien sûr. Nous
<nouvelle>
préparons l'avenir d'une [belle] époque <du même
genre :>
[Celle de la Civilisation] de l'Objeu.
<Que nous appellerions volontiers celle>

Francis Ponge
Les Fleurys, 23 avril 1954.

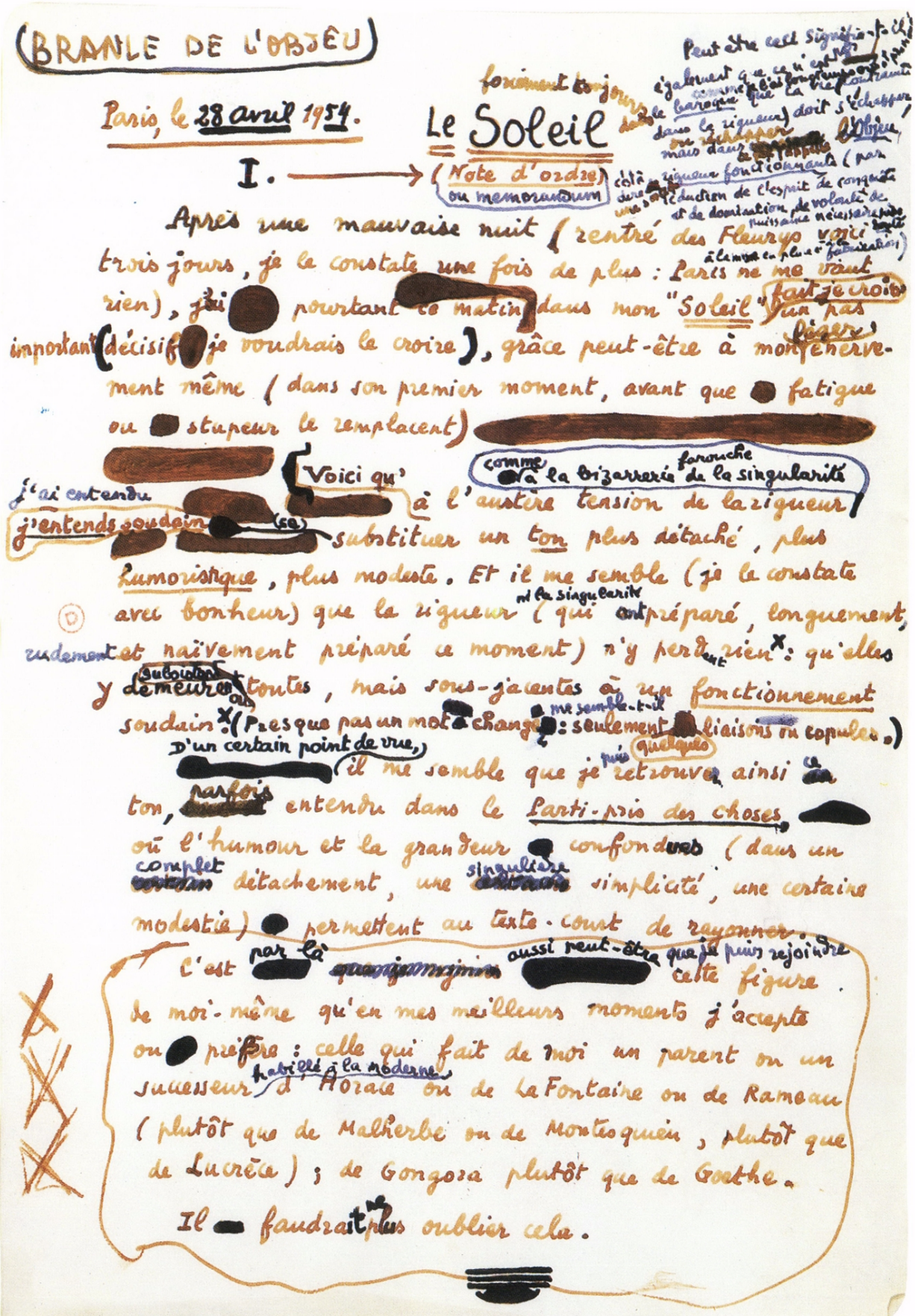


Fig. 13 : Liasse 13, f° 15

Le 4 mai, l'Objeu est intégré au titre de la Préface : « Le Soleil placé en abîme. Initiation à l'Objeu » (f° 25). Le soir même et les deux jours suivants, Ponge énumère les raisons qu'il a d'en finir, sur deux feuillets (f° 23-24), que nous transcrivons ci-dessous.

L 12 f° 23

La première est « CELA SUFFIT » La 2ème tient au RESPECT HUMAIN
« cela va comme ça »
La troisième est une combinaison
moins claire qu'éblouissante
des deux premières.
<– et pour ainsi dire trop>
Il fallait en dire beaucoup. <= C'est
<Profusion> fait>
Il fallait se confondre et s'éblouir – d° –
Il fallait prouver par l'absurde, par
<par>
le volume considérable, les
densités diverses, par l'intensité, par
la confusion – d° –
<du ridicule et de la laideur>
par le risque encourus
par le non-esthétisme
par l'orgueil et la révolte
par les maladies de la lumière
et celles de l'ombre – d° –
<Il fallait>
donc prouver quoi ? Le Soleil lui-même
Que le soleil est un objet
impossible : éblouissant, informe,
(au sens où l'on dit
mortel
(qu'un champignon est mortel, qu'une influence)
Paris, le 4 mai mortelle)
1954 (qu'un ENNUI est mortel)
(dans la soirée)

L 13 f° 24

La 1ère signifie – Un tiens vaut mieux que deux
5 Mai tu l'auras
1954 Il vaut mieux un peu que
Vient un pas du tout
moment Il faut savoir renoncer à
où à une perfection impossible
et c'est peut-être dans ce renoncement
– et dans l'énergie que sa décision met en branle –
que gît la chance
la dernière chance

de la perfection
<et par surprise>
La perfection arrachée de force à la
manie, au goût morbide, à l'idée fixe et infinie
(qui n'en finit plus) de la
perfection
au masochisme de
la perfection,
au masochisme de la
difficulté à plaisir.

6 mai 1954

<peut-être>
La perfection obtenue par
violence faite à la manie
de la perfection

Liasse 14 (12 ff.) : 18 mai-5 juillet 1954[38]

Les f° 1 à 5 présentent une longue réflexion sur la meilleure façon de commencer le texte pour que la page soit « parfaitement adéquate à son objet ». Les autres feuillets retravaillent certains passages ou certaines images du texte.

Liasse 15 (33 ff.) : 10 mai 1954

« Manuscrit tel que je l'ai remis à J. Hérold pour calibrage le 10 mai 54 ». Dactylogramme complet avec correction et adjonctions manuscrites. Très proche du texte définitif, mais « Le soleil titre la nature » ne fait qu'un avec « La nuit baroque », qui n'est pas encore subdivisé en sections.

Liasse 16 (38 ff.)

Copie du dactylogramme, sans les corrections manuscrites, préparé pour l'impression.

Liasse 17 (1 f°)

Le seul manuscrit de cette liasse, non daté, reproduit ci-contre (fig. 14), présente une intéressante recherche de titres : on y voit le soleil passer d'une « brillante » à une « sinistre » « posture ». Placer le soleil « en abîme », c'est à la fois le mettre « en posture d'être dit », et l'exposer « au péril des mots » ; le tenir à distance et l'abîmer, pour ne pas risquer de s'abîmer en lui.

Ainsi la genèse du *Soleil* s'achève[39] comme elle avait commencé : sous le signe d'une ambivalence qui l'a longtemps contrariée, mais qui s'est avérée productive, dès lors qu'elle a été assumée par un extraordinaire travail d'écriture et de réflexion, dont nous espérons avoir donné au moins une idée à travers les documents inédits ici reproduits ou transcrits.

38. L'année initialement portée en tête de plusieurs feuillets est 1953, corrigé après coup en 1954. Cette correction est des plus douteuses. D'après le document mentionné ci-dessus (liasse 21), le travail s'arrête le 10 mai 1954. Le classement de cette liasse et des suivantes n'apparaît pas très sûr. Dans le catalogue *Francis Ponge. Manuscrits. Livres. Peintures,* la liasse 14 apparaît comme la seizième, la liasse 15 comme la quatorzième, la liasse 16 comme la quinzième.

39. Les liasses suivantes comprennent le dactylogramme ayant servi à la composition du texte publié dans la *NRF* en décembre 1954 (liasse 18) ; des copies de dactylogrammes appartenant aux liasses 8, 11 et 13, et recueillis dans la liasse 19 ; les épreuves du livre (liasse 22), et divers essais de mise en page (liasse 23). La liasse 20 rassemble des documents remontant aux années 1928-1931, évoqués plus haut : *Le Processus des aurores, La nuit n'est pas qu'une aventure optique, Bagne doux de l'Azur.* La liasse 21 recueille dans la couverture d'un cahier portant la mention « Le Soleil. Le Jour et la nuit. (Propos anciens) Avant le Parti pris des choses », le recensement des « périodes de travail du Soleil », et la liste des titres qui devaient composer le « Mythe du jour et de la nuit » (voir plus haut, n. 3, p. 152).

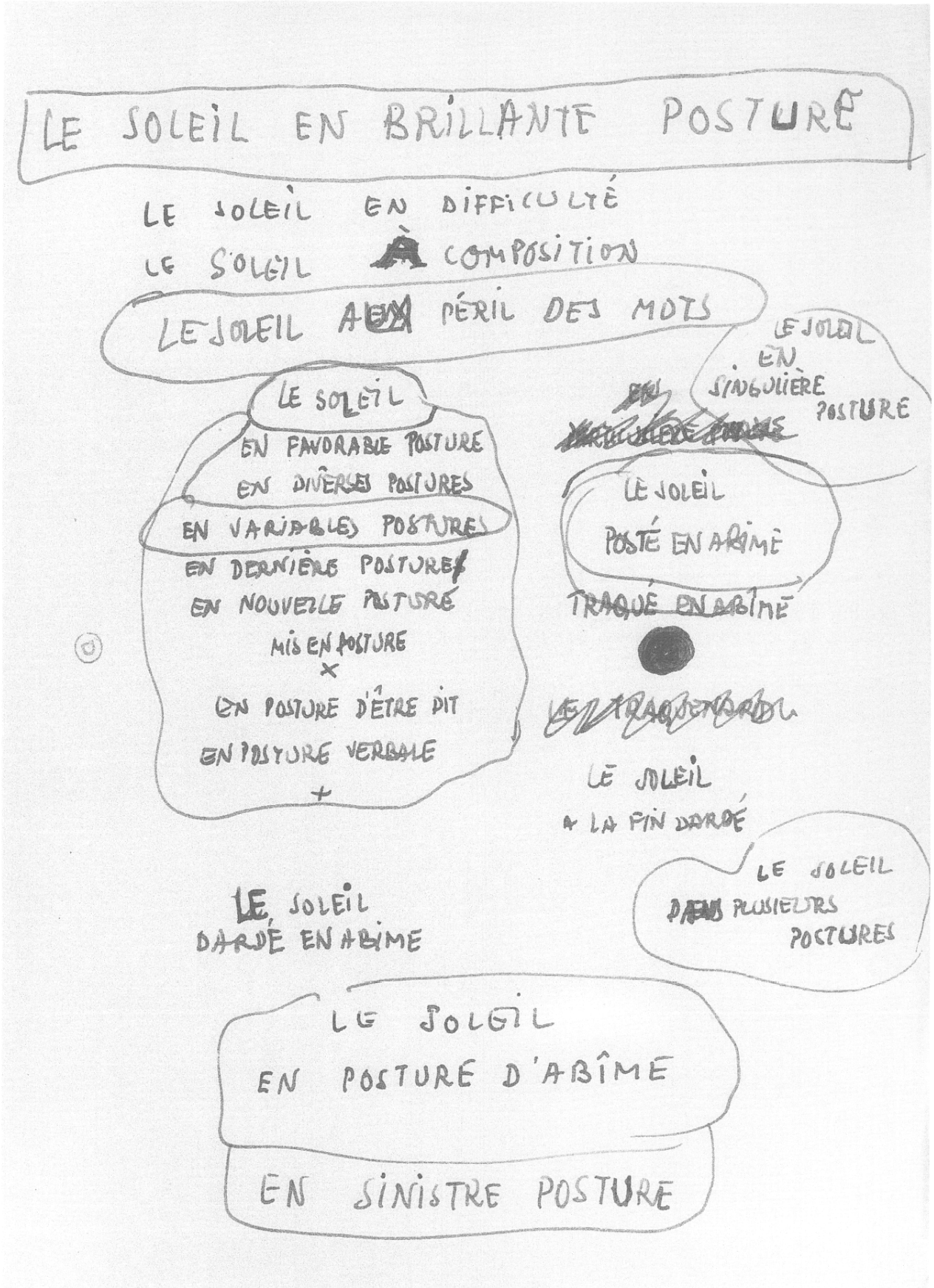


Fig. 14 : Liasse 17, f° 1

Francis Ponge dans la Pléiade

Une équipe de spécialistes (Michel Collot, Paris ; Jean-Marie Gleize, Aix ; Jacinthe Martel, Montréal ; Robert Melançon, Montréal ; Bernard Veck, Paris) a été chargée de préparer, sous la responsabilité de Bernard Beugnot, l'édition des *Œuvres* de Francis Ponge pour la « Bibliothèque de la Pléiade ». Deux volumes sont prévus.

Nous serions très reconnaissants à tous ceux et celles qui détiennent des documents – lettres et manuscrits – de bien vouloir nous le signaler en nous adressant soit une liste, soit de préférence des copies de ces documents à l'adresse suivante : Éditions Gallimard, « Bibliothèque de la Pléiade », à l'attention de B. Beugnot, 5, rue Sébastien-Bottin, 75328 Paris cedex 07.

Il va de soi que la publication partielle ou l'exploitation de ces documents ne se feront qu'avec l'autorisation expresse de ceux qui les détiennent et que la confidentialité des sources pourra être, selon leur désir, préservée, sous la caution des Éditions Gallimard.

Nous remercions à l'avance tous ceux qui accepteront de contribuer ainsi à rendre moins incomplète cette première édition des œuvres de Francis Ponge.

Bernard Beugnot
Professeur à l'université de Montréal